Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

37 | 2018

Sexualités et interdits

« *Et libido precipitare consuevit* » : viols de guerre à Soissons en 1414

Christophe Furon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4452>

DOI : 10.4000/questes.4452

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 31 janvier 2018

Pagination : 88-103

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Christophe Furon, « « *Et libido precipitare consuevit* » : viols de guerre à Soissons en 1414 », *Questes* [En ligne], 37 | 2018, mis en ligne le 01 février 2018, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4452> ; DOI : 10.4000/questes.4452

« Et libido precipitare consuevit » : viols de guerre à Soissons en 1414

Christophe FURON

Université Paris-Sorbonne

21 mai 1414 : Soissons, qui tient pour le parti bourguignon, est prise d'assaut par l'armée armagnaque du roi Charles VI après dix jours d'une résistance obstinée. Pendant deux jours, celle-ci massacre les défenseurs et se livre à un pillage en règle. « Et libido precipitare [sic] consuevit ¹ » écrit Michel Pintoin pour évoquer les viols qui accompagnent ces pillages². Ces exactions sont le sort généralement réservé aux villes prises durant la guerre de Cent Ans. Enguerran de Monstrelet écrit ainsi à propos des violences commises par les troupes de Jean, bâtard d'Orléans, et d'Étienne de Vignoles, dit La Hire, lors de la prise de Chartres en 1432 : « Quand est à parler de ravissements, de violacions et aultres besongnes extraordinaires, il en fut fait selon les coustumes de la guerre, comme en ville conquise ³ ». Pourtant, les contemporains semblent avoir été particulièrement choqués par le traitement infligé en 1414 à la ville de Soissons, notamment à sa

¹ Chronique du religieux de Saint-Denys, éd. Louis Bellaguet, Paris, t. 5, 1844, p. 326 : « et ils se laissèrent aller à la débauche » (nous traduisons).

² Sur le siège de Soissons et ses suites, voir Bertrand Schnerb, Enguerrand de Bournonville et les siens. Un lignage noble du Boulonnais aux XIV^e et XV^e siècles, Paris, PUPS, 1997, p. 109–138.

³ Enguerran de Monstrelet, Chronique, éd. Louis Douët d'Arcq, t. V, Paris, Renouard, 1861, p. 25. Sur les violences commises lors des prises de villes, voir notamment Franck Viltart, « Exploitez la guerre par tous les moyens ! Pillages et violences dans les campagnes militaires de Charles le Téméraire (1466–1476) », Revue du Nord, vol. 380, n° 2, 2009, p. 473–490.

population féminine. Le même Monstrelet paraît beaucoup moins indifférent lorsqu'il évoque les viols commis : « il n'est point chrestien qui n'eust pitié de veoir l'orrible et très misérable désolacion qui fu faicte en icelle ville⁴ ». L'auteur du *Journal d'un bourgeois de Paris*, alors qu'il ne mentionne même pas les viols perpétrés à Chartres⁵, décrit ainsi la situation : « Et dit on que on n'ouyt oncques que les Sarazins feissent pis que firent ceulx de l'ost en ladicte ville⁶ ». Cette comparaison avec les Sarrasins figure également dans la Chronique du religieux de Saint-Denys dont l'auteur, qui a suivi l'armée du roi, a été témoin des faits⁷. Les viols subis par les Soissonnaises à la suite de la prise de la ville ont donc occasionné des récits et des commentaires plus développés qu'à l'accoutumée de la part des chroniqueurs, permettant ainsi à l'historien d'appréhender moins difficilement ce type de violence.

Si, depuis deux décennies, les médiévistes étudient de plus en plus les violences de guerre⁸, ainsi que les viols⁹, leurs analyses ne sont pas

⁴ Enguerran de Monstrelet, Chronique, op. cit., p. 9.

⁵ Ibid., p. 282–283.

⁶ *Journal d'un bourgeois de Paris*, éd. Alexandre Tuetey, Paris, Champion, 1881, p. 53.

⁷ Chronique du religieux de Saint-Denys, op. cit., p. 326.

⁸ Voir par exemple pour la guerre de Cent Ans : La Guerre, la violence et les gens au Moyen Âge, dir. Philippe Contamine et Olivier Guyotjeannin, Paris, CTHS, 1996, 2 vol. ; Franck Viltart, « Exploitez la guerre par tous les moyens ! », art. cit. ; *Violences souveraines au Moyen Âge. Travaux d'une école historique*, dir. François Foronda, Christine Barralis, Bénédicte Sère, Paris, PUF, 2010 ; Germain Butaud, *Les Compagnies de routiers en France (1357–1393)*, Clermont-Ferrand, Lemme edit, 2012.

⁹ La seule synthèse historique sur le viol est celle de Georges Vigarello, *Histoire du viol, XVI^e–XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1998. Pour le Moyen Âge, citons, entre autres : Annik Porteau-Bitker, « La justice laïque et le viol au Moyen Âge », *Revue historique de droit français et étranger*, vol. 66, n° 4, 1988, p. 491–526 ; Dietmar Rieger, « Le motif du viol dans la littérature de la France médiévale entre norme courtoise et réalité courtoise », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 31, n° 123, 1988, p. 241–267 ; Nicole Gonthier, « Les victimes de viol devant les tribunaux à la fin du Moyen Âge d'après les sources dijonnaises et lyonnaises », *Criminologie*, vol. 27, n° 2, 1994, p. 9–32 ; Iñaki Bazàn, « Victimes dans leurs corps. Quelques remarques sur les victimes de viol au Moyen Âge et au début de l'époque moderne », dans *Les victimes, des oubliées de l'Histoire ?*, dir. Benoît Garnot, Rennes, PUR, 2000, p. 433–444 ;

centrées sur les viols de guerre. Cela s'explique en premier lieu par les sources dont le médiéviste dispose : peu nombreuses, lacunaires, usant de formules stéréotypées, elles lui imposent un voile opaque qu'il est difficile de lever. Mais cela tient également au caractère récent de l'intérêt porté à ce sujet : la médiatisation des exactions commises lors de la guerre en ex-Yougoslavie dans les années 1990 jouant un rôle fondateur, ce sont les contemporanéistes qui ont ouvert la voie, favorisés en cela par des sources plus nombreuses et diverses¹⁰, et la publication de

Mireille Vincent-Cassy, « Viol des jeunes filles et propagande politique en France à la fin du Moyen Âge », dans *Le Corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours*, dir. Louise Bruit Zaidman, Gabrielle Houbre, Christiane Klapisch-Zuber et Pauline Schmitt Pantel, Paris, Perrin, 2001, p. 117–140, qui traite en grande partie des viols de guerre, sans utiliser ce terme ; Prisca Lehmann, *La Répression des délits sexuels dans les États savoyards. Châtellenies des diocèses d'Aoste, Sion et Turin, fin XIII^e–XV^e siècles*, Lausanne, Université de Lausanne, 2006 ; Didier Lett, « “Connaître charnellement une femme contre sa volonté et avec violence”. Viols des femmes et honneur des hommes dans les statuts communaux des Marches au XIV^e siècle », dans *Un Moyen Âge pour aujourd'hui. Mélanges offerts à Claude Gauvard*, dir. Julie Claustre, Olivier Mattéoni et Nicolas Offenstadt, Paris, PUF, 2010, p. 449–461 ; Quentin Verreycken, « Le soldat face au sacré : la lutte contre le viol des femmes et des lieux saints dans les armées de Charles le Hardi (1465–1477), moyen de promotion d'un nouveau modèle de comportement des gens de guerre ? », dans *Le Soldat face au clerc. Armée et religion en Europe occidentale (XV^e–XIX^e siècle)*, dir. Laurent Jalabert et Stefano Simiz, Rennes, PUR, 2016, p. 163–178.

¹⁰ Véronique Nahoum-Grappe, « Guerre et différence des sexes : les viols systématiques (ex-Yougoslavie, 1991–1995) », dans *De la violence et des femmes*, dir. Cécile Dauphin et Arlette Farge, Paris, Albin Michel, 1997, p. 159–186 ; Yannick Ripa, « Armes d'hommes contre femmes désarmées : de la dimension sexuée de la violence dans la guerre civile espagnole », dans *ibid.*, p. 131–145 ; Raphaëlle Branche, « Des viols pendant la guerre d'Algérie », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 75, n° 3, 2002, p. 123–132 ; Viols en temps de guerre, dir. Raphaëlle Branche et Fabrice Virgili, Paris, Payot, 2011 ; *Sexual Violence in Conflict Zones. From the Ancient World to the Era of Human Rights*, dir. Elizabeth D. Heineman, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2011 ; Mary Louise Roberts, *What Soldiers Do. Sex and the American GI in World War II France*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 2013 ; Fabrice Virgili, « Les viols commis par l'armée allemande en France (1940–1944) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 130, n° 2, 2016, p. 103–120 ; Catherine Brun et Todd Shepard (dir.), *Guerre d'Algérie. Le sexe outragé*, Paris, CNRS Éditions, 2016. De façon révélatrice, la première synthèse sur le sujet traite en grande partie de la période contemporaine : José Cubero, *La Femme et le Soldat. Viols et violences de guerre du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Imago, 2012, le chapitre sur le Moyen Âge occupant les pages 15 à 27. Pour l'époque moderne, deux études pionnières sont à noter mais la distance temporelle qui les sépare montre

rapports d'organisations internationales sur le sujet¹¹. La catégorie « viol de guerre » est donc récente, liée aux conflits des XX^e et XXI^e siècles et encore mal définie¹². Elle n'est pas présente dans les sources médiévales et, à ma connaissance, dans les travaux des médiévistes.

Pourtant, l'émoi suscité par les exactions commises à Soissons en 1414 invite à penser qu'il ne s'agit pas pour les contemporains de « simples » viols¹³ : dans le *Journal d'un bourgeois de Paris*, les mentions concernent toutes des violences sexuelles commises par des troupes ou des bandes armées et non des faits divers individuels¹⁴, ce qui montre le désintérêt de l'auteur pour ces derniers. Il y a donc de la part des chroniqueurs un traitement spécifique des viols commis par des gens d'armes, qu'ils appartiennent à l'armée ou qu'ils soient sans emploi. Dans

l'ampleur du travail qui reste encore à accomplir : John Theibault, « Landfrauen, Soldaten und Vergewaltigungen während des Dreißigjährigen Krieges », *Werkstattsgeschichte*, vol. 19, 1998, p. 25–39 ; Stéphanie Gaudillat-Cautela, « Viols et guerres au XVI^e siècle, un état des lieux », dans *Les Femmes et la guerre de l'Antiquité à 1918*, dir. Marion Trévisi et Philippe Nivet, Paris, ISC/Economica, 2010, p. 203–221.

¹¹ “Now, *The World Is Without Me*” : an investigation of sexual violence in eastern Democratic Republic of Congo, rapport de Harvard Humanitarian Initiative et Oxfam America, avril 2010.

¹² Ainsi, pour Raphaëlle Branche, Isabelle Delpla, John Horne, Pierre Lagrou, Daniel Palmieri et Fabrice Virgili, « Introduction. Écrire l'histoire des viols en temps de guerre », dans *Viols en temps de guerre*, op. cit., p. 8, « l'expression “viol de guerre” [...] semble suggérer [...] que les viols sont consubstantiels à la guerre. Or ce postulat de l'existence d'un universel de l'affirmation de la domination masculine par la conquête et la possession des femmes-butins, comme récompense destinée aux vainqueurs doit pouvoir être discutée historiquement ». C'est pourquoi ils préfèrent utiliser l'expression « viols en temps de guerre ».

¹³ Rappelons la définition médiévale du viol, d'après Philippe de Beaumanoir, *Coutumes du Beauvaisis*, éd. Amédée Salmon, Paris, Alphonse Picard et Fils, t. I, 1889, p. 430 : « Fame esforcier si est quant aucuns prent a force charnel compaignie a fame contre la volenté de la fame et seur qu'ele fet son pouuoir du defendre ». La victime est donc nécessairement une femme qui subit un acte sexuel contre sa volonté et qui doit manifester clairement son non-consentement, notamment par le cri. Il ne semble pas y avoir de différences régionales pour la qualification du viol (pour les Marches, Didier Lett, « “Connaître charnellement une femme contre sa volonté et avec violence” », art. cit.).

¹⁴ *Journal d'un bourgeois de Paris*, op. cit., p. 11, 53, 129, 136, 177, 191, 225, 332, 356 et 375. Un rapide recensement chez les autres chroniqueurs de l'époque conduit à la même observation.

le cas de Soissons en 1414, l'expression « viol de guerre » peut être utilisée dans le sens où ces viols ont été commis par des troupes armées consécutivement et en lien direct avec des opérations militaires (le siège puis l'assaut de la ville), visant des populations considérées comme ennemies le temps de ces opérations¹⁵.

Étudier ces récits de viols permet ainsi de déterminer dans quelle mesure le médiéviste peut appréhender la réalité du viol de guerre, malgré les filtres imposés par ces récits fortement stéréotypés et l'absence de témoignage des victimes et des violeurs¹⁶.

Pour cela, il faut d'abord analyser la place qu'ils occupent dans les récits du sac de Soissons et les termes employés pour désigner l'acte. Ensuite, il s'agit d'évaluer la part de stéréotypes qu'ils contiennent : comment sont présentés les violeurs et leurs victimes ? Quelles sont les différences entre les sources armagnaches et bourguignonnes ? Dans quelle mesure ces récits reflètent-ils les représentations de leurs auteurs, de la société tardo-médiévale, de la propagande dans un contexte de guerre civile ? Enfin, des interprétations ont été ébauchées par certains

¹⁵ Cette définition ne prétend aucunement s'appliquer à tous les types de violences sexuelles exercées dans le cadre d'une guerre et quelle que soit la période considérée, mais seulement au cas de Soissons en mai 1414.

¹⁶ Je n'ai pu trouver d'autres sources évoquant ces viols, comme par exemple des lettres de rémission. Que penser de celle obtenue en mai 1414 par Mahiet de Corcy, bourgeois de Soissons ? Elle raconte comment Jehan Pijon, de l'armée du roi, en entrant dans la demeure du suppliant, fut « meu en pitié dudit suppliant et de sa femme et d'une jeune fille qu'ilz ont, preste à marier, laquelle fille il a sceu estre de bonnes meurs, gouvernement honneste et bonne pucelle ». Un mariage aurait alors été envisagé entre Jehan Pijon et la fille de Mahiet de Corcy, à condition que celui-ci obtienne le pardon et la rémission du roi pour avoir participé à la rébellion de la ville (AN, JJ 167, n° 220, publiée partiellement dans *Choix de pièces inédites relatives au règne de Charles VI*, éd. Louis-Claude Douët d'Arcq, t. II, Paris, 1864, p. 114–115). Peut-on sérieusement penser à un coup de foudre au cœur de l'assaut et du pillage de la ville ? S'agit-il d'un mariage sous la contrainte, Jehan Pijon espérant ainsi entrer dans la bourgeoisie soissonnaise ? Ou s'agit-il plutôt d'un mariage destiné à « régulariser » le viol de la fille de Mahiet de Corcy, comme cela se pratique parfois ?

chroniqueurs : les étudier permet de comprendre ce qui est en jeu derrière l'acte lui-même et le récit de ces viols de guerre.

Les mots pour le dire : raconter les viols

Les chroniqueurs se montrent peu diserts pour décrire les violences sexuelles, malgré l'horreur suscitée. Si presque tous les mentionnent¹⁷, il est impossible d'en faire une typologie en raison de l'usage d'un vocabulaire peu varié. Les termes les désignant appartiennent principalement à deux familles de mots : « efforcer » (quatre occurrences)¹⁸ et « violer » (trois occurrences)¹⁹, le plus souvent utilisés à la forme passive. Le premier verbe est à cette époque le plus courant, notamment dans les sources judiciaires et permet d'insister sur l'usage de la force induit par le non-consentement de la victime nécessaire à la qualification de viol. Le second met l'accent sur l'emploi de la violence physique et désigne parfois les pillages d'églises, impliquant alors l'idée de transgression du caractère sacré du bâtiment religieux²⁰.

¹⁷ Sur les treize sources consultées, quatre ne mentionnent pas les viols commis lors du sac de Soissons : Guillaume Gruel, *Chronique d'Arthur de Richemont*, éd. Achille Le Vavasseur, Paris, Renouard, 1890, p. 14 ; Gilles le Bouvier dit le Héraut Berry, *Les Chroniques de Charles VII*, éd. Henri Courteault et Léonce Celier, Paris, Klincksieck, 1979, p. 61–62 ; Perceval de Cagny, *Chroniques*, éd. Henri Moranvillé, Paris, Renouard, 1902, p. 89 ; le Livre des trahisons de France envers la maison de Bourgogne, dans *Chroniques relatives à l'histoire de la Belgique sous la domination des ducs de Bourgogne*, éd. Joseph-Bruno-Marie-Constantin Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, Hayez, 1873, p. 126.

¹⁸ Chronique anonyme du règne de Charles VI, 1400–1422, éd. Nathalie Desgrugillers-Billard, t. II, Texte original du ms BnF fr. 23018, Clermont-Ferrand, Paléo, 2012, p. 49 : « efforchiées ». *Journal d'un bourgeois de Paris*, op. cit., p. 53 : « efforcées ». Jean Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*, éd. Jean Alexandre C. Buchon, Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France, t. IV, Paris, au bureau « Panthéon littéraire », 1861, p. 496 : « forcerent ». Jean Le Fèvre de Saint-Rémy, *Chronique (1408–1435)*, éd. François Morand, t. I, Paris, Renouard, 1876, p. 166 : « efforcées ».

¹⁹ Chronique anonyme du règne de Charles VI, op. cit., p. 49 : « violées ». Enguerran de Monstrelet, *Chronique*, op. cit., p. 9 : « violacion », « violées ».

²⁰ Pour le sac de Soissons, le terme est utilisé par Jean Le Fèvre de Saint-Rémy, *Chronique*, op. cit., p. 165.

Certains auteurs semblent ne pas se satisfaire de ce vocabulaire usuel pour retranscrire le caractère hors du commun de ces viols. Pierre de Fenin écrit que de nombreuses femmes furent « violées par force²¹ », comme si l'usage d'un seul de ces termes ne lui paraissait pas assez évocateur. Thomas Basin insiste également sur l'extrême violence dont les Soissonnaises sont victimes : « Quantus vero abusus matronarum ac virginum, quante violencie²² ». Le greffier du Parlement Nicolas de Baye utilise un vocabulaire juridique : « et ibi infinita facta sunt crimina, ut dicitur²³ ». Michel Pintoin, quant à lui, met l'accent sur les instincts sexuels primaires auxquels cèdent les gens d'armes : « Et libido precipitare [sic] consuevit²⁴ ». Pour ces auteurs, il s'agit donc de mettre en exergue une violence sauvage et criminelle, dépassant la limite tolérable en cas de prise d'une ville.

Ces mentions de viols prennent place dans une liste d'exactions visant à montrer le caractère horrible du sac de Soissons. Meurtres, exécutions de prisonniers, pillages d'églises, profanations des reliques s'ajoutent aux violences sexuelles. Toutes les normes sociales et toutes les lois de la guerre semblent transgressées : dans ces énumérations, les viols, généralement placés immédiatement après le pillage des églises, constituent le comble de l'abomination avec une dimension sacrilège²⁵.

²¹ Pierre de Fenin, *Mémoires*, éd. Émilie Dupont, Paris, Renouard, 1837, p. 42.

²² Thomas Basin, *Histoire de Charles VII*, éd. Charles Samaran, Paris, Les Belles Lettres, t. I, 1933, p. 26 : « Tant de mères et de jeunes filles vierges prises de force, tant de violences » (nous traduisons).

²³ *Journal de Nicolas de Baye, greffier du Parlement de Paris, 1400–1417*, éd. Alexandre Tuetey, Paris, Renouard, t. II, 1888, p. 186 : « et de nombreux crimes furent commis, comme l'on dit » (nous traduisons).

²⁴ *Chronique du religieux de Saint-Denys*, op. cit., p. 326 : « et ils se laissèrent aller à la débauche » (nous traduisons).

²⁵ Les viols suivent immédiatement le pillage des églises de Soissons dans Thomas Basin, *Histoire de Charles VII*, op. cit., p. 26, la *Chronique anonyme du règne de Charles VI*, op. cit., p. 49, Jean Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*, op. cit., p. 496, Jean Le Fèvre de Saint-Rémy, *Chronique*, op. cit., p. 165, Enguerran de Monstrelet, *Chronique*, op. cit., p. 9 et Pierre de Fenin, *Mémoires*, op. cit., p. 42.

Il y a donc de la part des chroniqueurs une volonté de susciter chez le lecteur ou l'auditeur un sentiment de dégoût face à ces violences sexuelles : ils cherchent à pallier l'absence de détails dont ils disposent, notamment sur les pratiques, par des procédés littéraires visant à lui faire comprendre leur caractère extraordinaire, même dans le cadre de la prise d'une ville rebelle au roi.

Qui viole qui ? Entre réalité et stéréotypes

La façon dont sont présentées les victimes permet d'amplifier le caractère transgressif de ces exactions. Suivant les pratiques judiciaires de l'époque, les chroniqueurs insistent tous sur leur statut. Plusieurs précisent qu'elles sont mariées et violées devant leur mari²⁶ : la famille, cellule de base de la société médiévale, est ainsi remise en cause, d'autant que la présence de l'époux montre son incapacité à la protéger. L'avenir du lignage est ainsi compromis par ces actes qui jettent le doute sur la légitimité des naissances futures. Dans cette perspective, plusieurs chroniqueurs insistent sur le viol des jeunes filles vierges²⁷. Monstrelet ajoute même à sa description la présence de leurs parents, incapables de sauvegarder leur pureté jusqu'au mariage²⁸. À travers le corps des femmes, épouses, mères, filles ou futures mères, c'est donc toute la cellule familiale qui est atteinte et que l'on cherche à détruire. Jean Lefèvre de Saint-Rémy ajoute un détail pour montrer que l'avenir de la communauté est mis en danger par ces exactions : « les enchaines, de

²⁶ Chronique anonyme du règne de Charles VI, op. cit., p. 49, Jean Le Fèvre de Saint-Rémy, Chronique, op. cit., p. 166, Enguerran de Monstrelet, Chronique, op. cit., p. 9.

²⁷ Thomas Basin, Histoire de Charles VII, op. cit., p. 26, Chronique du religieux de Saint-Denys, op. cit., p. 326, *Journal d'un bourgeois de Paris*, op. cit., p. 53, Jean Juvénal des Ursins, Histoire de Charles VI, op. cit., p. 496. Pour Thomas d'Aquin, la virginité est l'assurance pour la jeune fille de perpétuer la pureté du lignage de son mari (Mireille Vincent-Cassy, « Viol des jeunes filles et propagande politique », art. cit., p. 120–121).

²⁸ Enguerran de Monstrelet, Chronique, op. cit., p. 9.

paour et de tristesse, enfanter sans terme, dont les enffans n'avoient point de vie²⁹ ».

En effet, ce n'est pas seulement la famille qui est victime de ces viols, c'est toute la société. Aux côtés des épouses, des mères et des filles, les religieuses sont également les proies de la soldatesque dans le *Journal d'un bourgeois de Paris*³⁰ et la chronique de Monstrelet³¹, le caractère sacré de leur mission ne les protégeant pas. Toutes les catégories sociales sont touchées : Jean Lefèvre de Saint-Rémy explique que « aucunes des notables femmes qui se retrayrent dedens les églises³² » sont violées ; Enguerran de Monstrelet écrit que ce sont de « gentilz femmes et autres de tous estas³³ » ; pour Pierre de Fenin, les victimes sont « tant gentis-femmes comme aultres³⁴ ». Ces auteurs rechignent à dire explicitement la présence de nobles parmi elles : alors que le terme, inutilisé ici, de « noble » fait clairement référence à l'appartenance à la noblesse, l'expression « gentilz femmes » est polysémique, désignant à la fois les nobles dames et celles menant une vie irréprochable, une acception n'excluant pas l'autre³⁵. Monstrelet confirme la présence de femmes nobles : « Et si y avoit plusieurs seigneurs et gentilz hommes qui avoient léans de leurs parentes tant séculières comme ecclésiastiques. Mais pour tant riens n'en cessa³⁶ ». Il rechigne toutefois à les désigner explicitement comme victimes de viols : ce sont des « parentes » de nobles³⁷. De surcroît, Monstrelet préfère insister sur celles qui ont réussi à y échapper :

²⁹ Jean Le Fèvre de Saint-Rémy, *Chronique*, op. cit., p. 166.

³⁰ *Journal d'un bourgeois de Paris*, op. cit., p. 53.

³¹ Enguerran de Monstrelet, *Chronique*, op. cit., p. 9.

³² Jean Le Fèvre de Saint-Rémy, *Chronique*, op. cit., p. 166.

³³ Enguerran de Monstrelet, *Chronique*, op. cit., p. 9.

³⁴ Pierre de Fenin, *Mémoires*, op. cit., p. 42.

³⁵ Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, Paris, Vieweg, 1881, t. IV, p. 263–264.

³⁶ Enguerran de Monstrelet, *Chronique*, op. cit., p. 9.

³⁷ On retrouve cette réticence dans le *Journal d'un bourgeois de Paris* à propos de la prise du château d'Orville par les Anglais en 1437 : Isabelle, la femme du seigneur

[...] y eut aucunes femmes de honneur qui, à l'aide de leurs amis, furent conduictes jusques au logis du Roy et du duc d'Acquitaine, lesquelles furent gardées desdites oppressions et ravissements³⁸.

Leur honneur est donc sauf et la perpétuation de la lignée ne sera pas entachée par le soupçon d'illégitimité des successeurs.

Afin de lever tout doute sur le non-consentement des victimes, des précisions sont fournies sur la qualité de leur mode de vie : le *Journal d'un bourgeois de Paris* parle de « prudes femmes et bonnes pucelles efforcées³⁹ ». Ainsi, on ne peut imaginer que certaines aient profité de l'occasion pour se livrer à la débauche. A contrario, celles menant mauvaise vie, comme les prostituées, n'apparaissent pas du tout parmi les victimes car, comme l'a écrit Jacques Rossiaud, « la ligne de démarcation entre fornication, prostitution et viol n'est pas très précise⁴⁰ » à cette époque : l'arrivée de soldats augmente leur activité professionnelle et renforce ainsi le caractère flou de cette limite, rendant ainsi difficile leur reconnaissance en tant que victimes⁴¹. Ainsi, lorsque Monstrelet évoque

Jean d'Aulnay est prise et emmenée à Meaux et, ajoute-t-il pudiquement, « comment elle fut demenée des Angloys, on s'en taist » (*Journal d'un bourgeois de Paris*, op. cit., p. 332). Ce fait n'est d'ailleurs pas relaté par Enguerran de Monstrelet, *Chronique*, op. cit., t. V, p. 126, tandis que Guillaume Gruel explique qu'elle est emmenée avec trois ou quatre de ses suivantes et « fut forcée une de ses femmes » (Guillaume Gruel, *Chronique*, op. cit., p. 143). Ces différences dans les versions montrent les difficultés des auteurs médiévaux à raconter clairement le viol d'une noble dame, synonyme de déchéance pour la victime.

³⁸ Enguerran de Monstrelet, *Chronique*, op. cit., t. III, p. 10.

³⁹ *Journal d'un bourgeois de Paris*, op. cit., p. 53.

⁴⁰ Jacques Rossiaud, *Amours vénales. La prostitution en Occident, XII^e–XVI^e siècle*, Paris, Aubier, 2010, p. 124.

⁴¹ Les rapports entre soldats et prostituées dans les armées tardo-médiévales sont encore peu étudiés : voir notamment Anne Curry, « Sex and the Soldier in Lancastrian Normandy, 1415–1450 », *Reading Medieval Studies*, vol. 14, 1988, p. 17–45. Au cours du Moyen Âge, la prostituée devient un sujet de droit et peut, à partir du XIII^e siècle, être reconnue par la justice comme victime de viol (Jacques Rossiaud, *Amours vénales*, op. cit., p. 274–278). Mais la justice royale est plus encline à remettre le viol de prostituées, la mauvaise réputation de la victime servant d'argument pour l'obtention de la rémission (Claude Gauvard, « De grace especial ».

dans le passage cité ci-dessus les « femmes de honneur » qui parviennent à se réfugier dans le camp du roi et du dauphin grâce à leurs amis, la précision permet d'exclure de ce groupe les prostituées, qui auraient pu bénéficier de la protection de certains chefs en échange de faveurs sexuelles. Seules les femmes vertueuses peuvent être violées⁴².

À travers le corps des femmes, c'est ainsi toute l'organisation sociale soissonnaise qui est mise à mal jusque dans ses fondements. Dans les énumérations des exactions, l'association presque systématique des viols de femmes et des viols d'églises, courante dans les récits de l'époque, permet d'insister sur la gravité de ces actes portant atteinte aux valeurs de la société médiévale : la reproduction sociale avec le corps féminin et le sacré avec le lieu saint⁴³.

La réinsertion des victimes de viol étant généralement difficile, comme après une conduite déshonorante⁴⁴, les conséquences sont durables. C'est ce que suggère Thomas Basin lorsqu'il traite du sort des Soissonnaises enlevées et forcées de se prostituer dans presque toutes les villes du royaume :

[...] et ubique in omnibus ferme civitatibus regni ad quas scortande et prostituende abduncte sunt [...] Plena erat de ipsis civitas Parisiensis, plena circumquamque opida, plena militarium castra, ita ut sue calamitatis et miserie tota ubique regia testis esset⁴⁵.

Crime, État et société en France à la fin du Moyen Âge, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, t. I, p. 330–339).

⁴² Ibid., t. II, p. 814. Didier Lett, « “Connaître charnellement une femme contre sa volonté et avec violence” », art. cit., p. 455–458.

⁴³ Claude Gauvard, « Rumeur et gens de guerre dans le royaume de France au milieu du XV^e siècle », *Hypothèses*, vol. 4, n° 1, 2001, p. 284 et Quentin Verreycken, « Le soldat face au sacré », art. cit., p. 170-172.

⁴⁴ Jacques Rossiaud, « Prostitution, jeunesse et société dans les villes du Sud-Est au XV^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 31, n° 2, 1976, p. 300–301.

⁴⁵ Thomas Basin, *Histoire de Charles VII*, op. cit., p. 26 : « [...] conduites pour y être débauchées et prostituées dans presque toutes les villes du royaume [...]. Paris

Écrivant presque soixante ans après le sac de la ville, il est le seul à relater ces faits, ce qui rend ce passage sujet à caution. Toutefois, il reflète une réalité de la guerre médiévale et, dans sa volonté de dramatiser le sort de ces femmes, l'évêque de Lisieux laisse entrevoir le caractère irréversible des bouleversements subis par la communauté soissonnaise : ces épouses, ces mères, ces filles, que l'on rabaisse en les obligeant à se prostituer, ne pourront jamais reprendre leur place dans la société.

Quant à la désignation des coupables, les sources bourguignonnes se font plus accusatrices que les sources armagnakes, alors qu'on ne peut faire cette distinction pour celle des victimes. Même si tous les récits laissent entendre que les violeurs sont des gens d'armes, seule la Chronique anonyme du règne de Charles VI les dénonce comme tels⁴⁶. L'auteur du *Journal d'un bourgeois de Paris* les qualifie de « bandez » et les compare aux Sarrasins⁴⁷, deux procédés qu'il utilise souvent pour traiter des armées ennemies⁴⁸. Il dédouane également le roi de toute responsabilité en la rejetant sur « le mauvais conseil qui [pour] lors estoit entour le bon roy⁴⁹ ». De même, Monstrelet dénonce l'inaction de la « haulte seigneurie » pour empêcher les exactions mais il se montre plus précis sur l'identité des violeurs : « nobles et autres, lesquelz sans en avoir pitié, après qu'ilz en avoient fait leur volenté, les livroient à leurs serviteurs⁵⁰ ». La hiérarchie est ainsi respectée jusque dans les viols

regorgeait de ces malheureuses ; les places de la région, les camps eux-mêmes en regorgeaient. Tout le pays portait témoignage de leur misère » (traduction dans *ibid.*, p. 27).

⁴⁶ Chronique anonyme du règne de Charles VI, *op. cit.*, p. 49 : « gens d'armes ».

⁴⁷ *Journal d'un bourgeois de Paris*, *op. cit.*, p. 53.

⁴⁸ Il ne fait jamais la distinction entre armées ennemies du camp bourguignon et bandes de brigands car, pour lui, les deux se valent voire se confondent. De plus, il use souvent de la comparaison avec les Sarrasins pour dénoncer leur cruauté : voir par exemple son récit des exactions commises par les Armagnacs dans les années 1410–1411 (*ibid.*, p. 7–18).

⁴⁹ *Ibid.*, p. 53.

⁵⁰ Enguerran de Monstrelet, Chronique, *op. cit.*, p. 9.

collectifs. Ce faisant, la désignation explicite des nobles français lui permet d'insister sur l'inversion des valeurs dont ils sont les acteurs.

Parmi les sources armagnakes, seule la Chronique du Religieux de Saint-Denys désigne les coupables. Mais, pour l'auteur, les violeurs sont uniquement des hommes d'armes étrangers, surtout des Bretons, des Gascons et des Allemands, qui désobéissent aux ordres royaux d'épargner la population⁵¹. Il n'a pas de mots assez durs pour les qualifier : sous sa plume, ce sont des « lions affamés⁵² », qui surpassent les Sarrasins en cruauté⁵³. En reprenant, comme le rédacteur du *Journal d'un bourgeois* de Paris, les stéréotypes circulant à l'époque sur les gens d'armes étrangers⁵⁴, il dédouane ainsi Charles VI et ses nobles de toute responsabilité.

Violeurs et violées apparaissent donc dans les récits du sac de Soissons comme des archétypes : épouses, mères, jeunes filles vierges, nonnes et femmes nobles sont les victimes de gens d'armes intrinsèquement cruels, pires que les Sarrasins, étrangers pour Michel Pintoin, au comportement typiquement armagnaque pour les Bourguignons. Quant au roi de France, il ne peut être tenu pour responsable, la faute incombant à son entourage. Mais, à travers ces archétypes, les chroniqueurs donnent à voir une communauté soissonnaise meurtrie, dont les cellules familiales, l'organisation sociale et les valeurs morales sont détruites.

⁵¹ Chronique du religieux de Saint-Denys, op. cit., p. 326.

⁵² Ibid., p. 324 : « leones famelici ».

⁵³ Ibid., p. 326.

⁵⁴ Sur ces stéréotypes, voir entre autres Claude Gauvard, « Rumeur et gens de guerre », art. cit., et Séverine Fargette, « Rumeurs, propagande et opinion publique au temps de la guerre civile (1407–1420) », *Le Moyen Âge*, vol. CXIII, n° 2, 2007, p. 309–334.

L'horreur a ses raisons que la raison ignore : à la recherche d'un sens

La plupart des chroniqueurs ne tentent pas de donner du sens à ces viols de guerre. Quand ils essaient, ils prennent en compte non seulement les viols mais l'ensemble des exactions commises (pillages, meurtres, profanations d'églises) : elles leur paraissent peut-être plus facilement explicables parce que c'est le lot commun des villes prises après avoir opposé une résistance au roi.

C'est ainsi que la Chronique du religieux de Saint-Denys explique le sort réservé à Soissons. Refusant obstinément de se soumettre au roi, la cité prospère, au prestigieux passé de capitale mérovingienne, connaît les affres de la déchéance et du déshonneur éternels : « [...] nunc ignominie nebulis obscurata, ceteris facta est in derisum et perpetue infamie notam⁵⁵ ». Même si ces termes s'appliquent à l'ensemble des violences commises, ils peuvent également être utilisés dans les cas de viols⁵⁶. Il en va donc des villes comme des femmes : moquées, humiliées, leur bonne réputation est définitivement détruite.

Thomas Basin, évêque de Lisieux, tente d'intégrer ces exactions dans un plan divin. Tout d'abord, il repousse la date de la prise de Soissons au 25 octobre 1414, « die sanctorum martirum Crispini et Crispiniani⁵⁷ », rappelant que leurs reliques reposent dans un monastère

⁵⁵ Chronique du religieux de Saint-Denys, op. cit., p. 324 : « [...] à présent tombée dans l'obscurité du déshonneur, moquée, affublée d'une mauvaise renommée éternelle » (nous traduisons).

⁵⁶ Ainsi, une enquête bourguignonne sur les dommages causés par les troupes de Robert de Flocques et Poton de Xaintrailles en Rethélois en 1445 signale le viol par « desrision » d'une veuve de plus de quatre-vingt ans (André Plaisse, *Un Chef de guerre au XV^e siècle, Robert de Flocques. Bailli royal d'Évreux, Maréchal héréditaire de Normandie, Conseiller et chambellan du roi, Évreux, Société libre de l'Eure, 1984, p. 254*).

⁵⁷ Thomas Basin, *Histoire de Charles VII*, op. cit., p. 28 : « le jour des saints martyrs Crépin et Crépinien » (traduction dans *ibid.*, p. 29).

de la ville. Cela lui permet à la fois de faire du sac de Soissons l'événement annonciateur de la défaite d'Azincourt, qui a eu lieu le 25 octobre 1415, et de l'expliquer par la conduite de ses habitants qui, vivant dans le luxe et les plaisirs, s'éloignent du modèle des saints martyrs qui aidaient les pauvres en leur fabriquant des chaussures. Il raconte ensuite comment, quarante ans auparavant, un enfant trouva dans un ruisseau une tablette de métal sur laquelle était inscrit : « Ve [sic] tibi, Suessio, peribis ut Sodoma⁵⁸ ». Les péchés de la ville lui valent d'être comparée à Sodome, cette référence permettant en outre à l'auteur de faire le lien avec les viols. Suite à cette découverte, les Soissonnais firent pénitence mais retombèrent rapidement dans le péché, ce qui explique pourquoi la « divina justicia⁵⁹ » s'abattit sur eux en 1414. Ce faisant, l'évêque de Lisieux montre que la résistance acharnée de la ville tenant le parti bourguignon ne lui paraît pas suffisante pour expliquer le traitement qu'elle subit⁶⁰.

Résistance au roi et justice divine punissant la ville pécheresse justifient couramment le sac des villes assiégées à cette époque. Les chroniqueurs voient dans ces viols l'humiliation et la déchéance urbaines, une atteinte à l'intégrité du corps social. On retrouve cette analyse à propos de certains conflits de l'époque contemporaine. Nadine Puechguirbal a ainsi montré que, pendant la guerre civile somalienne, les viols de Bantoues par les Somalis poursuivaient deux objectifs : démontrer la supériorité ethnique des seconds sur les premières et rabaisser l'ethnie agressée, dont les hommes sont incapables de défendre

⁵⁸ Ibid., p. 28 : « Malheur à toi, Soissons, tu périras comme Sodome » (traduction dans ibid., p. 29). Thomas Basin est le seul à rapporter cet épisode.

⁵⁹ Ibid., p. 28 : « justice divine » (traduction dans ibid., p. 29).

⁶⁰ Il y fait référence avant le récit du sac (ibid., p. 26).

l'honneur de leurs femmes et donc le leur⁶¹. Si l'on ne peut appliquer le premier objectif au cas de Soissons en 1414, sauf à remplacer l'analyse ethnique par celle de l'opposition entre Armagnacs et Bourguignons, le second peut constituer un élément de compréhension, si l'on tient compte des mentions de la présence des maris lors du viol de leur épouse et des parents lors de celui de leur fille. Il ne faut donc pas voir dans le viol des femmes à Soissons en 1414 qu'un simple « élément de la recherche de butin⁶² » mais également celui d'une communauté, le corps de la femme symbolisant celui de la ville punie pour sa désobéissance au roi par la justice divine.

Même si les détails manquent, les récits montrent à tout le moins, à travers la mention de violences sexuelles à Soissons en 1414, la sauvagerie de l'Autre, qu'il soit homme d'armes, étranger et/ou Armagnac. Par l'horreur qu'ils retranscrivent, ils suscitent chez le lecteur un sentiment d'effroi. Mais, au-delà de l'aspect émotionnel, ces récits sont signifiants. Le corps des femmes et celui de la ville, pénétrés de force, maltraités, détruits, subissent le même sort. L'ordre moral et social est renversé et l'inversion des valeurs provoquée par le sac de Soissons porte en elle la déchéance et l'humiliation de l'ancienne capitale mérovingienne. La femme violée n'est donc pas qu'un butin, comme pourrait le laisser penser Thomas Basin quand il évoque celles qui sont emmenées et forcées de se prostituer : elle représente la communauté soissonnaise et sa perpétuation. Sa fonction reproductrice est atteinte et la communauté soissonnaise ne pourra pas se régénérer : alors que l'on peut effacer les traces du pillage par la reconstruction, la souillure dont elle est

⁶¹ Nadine Puechguirbal, « Lever le silence : nouvelles approches des conséquences du viol en Érythrée, République Démocratique du Congo, Rwanda, Somalie (1994–2008) » dans *Viols en temps de guerre*, op. cit., p. 145–158.

⁶² José Cubero, *La Femme et le Soldat*, op. cit., p. 25.

porteuse et qu'elle transmettra à sa lignée est indélébile. Elle est donc la mémoire du châtiment divin. Ainsi y a-t-il pour les contemporains un sens aux viols de guerre commis à Soissons en mai 1414 : même s'ils ne furent sans doute pas pensé comme tels par tous les protagonistes à l'instant où ils eurent lieu, d'autant que les motivations des gens d'armes furent certainement diverses, les chroniqueurs y voient le renversement d'un monde. L'effroi suscité n'est donc pas seulement dû aux actes en eux-mêmes mais aussi à l'angoisse de ne pas voir l'organisation sociale se perpétuer en cette longue période de guerre.